

Marcelle Alix

galerie

**4 rue Jouye-Rouve
75020 Paris
France**

**+33 6 32 45 80 47
demain@marcellealix.com
www.marcellealix.com**

Moon Star Love

**Nina Beier, Karla Black, Eli Cortiñas
Aurelien Froment, Lydia Gifford
Ernesto Sartori, Lucy Skaer
Hayley Tompkins**

14 nov. 2009 – 23 jan. 2010



Salle 1



Lydia Gifford

Rumour, 2009, installation, dimensions variables, pièce unique

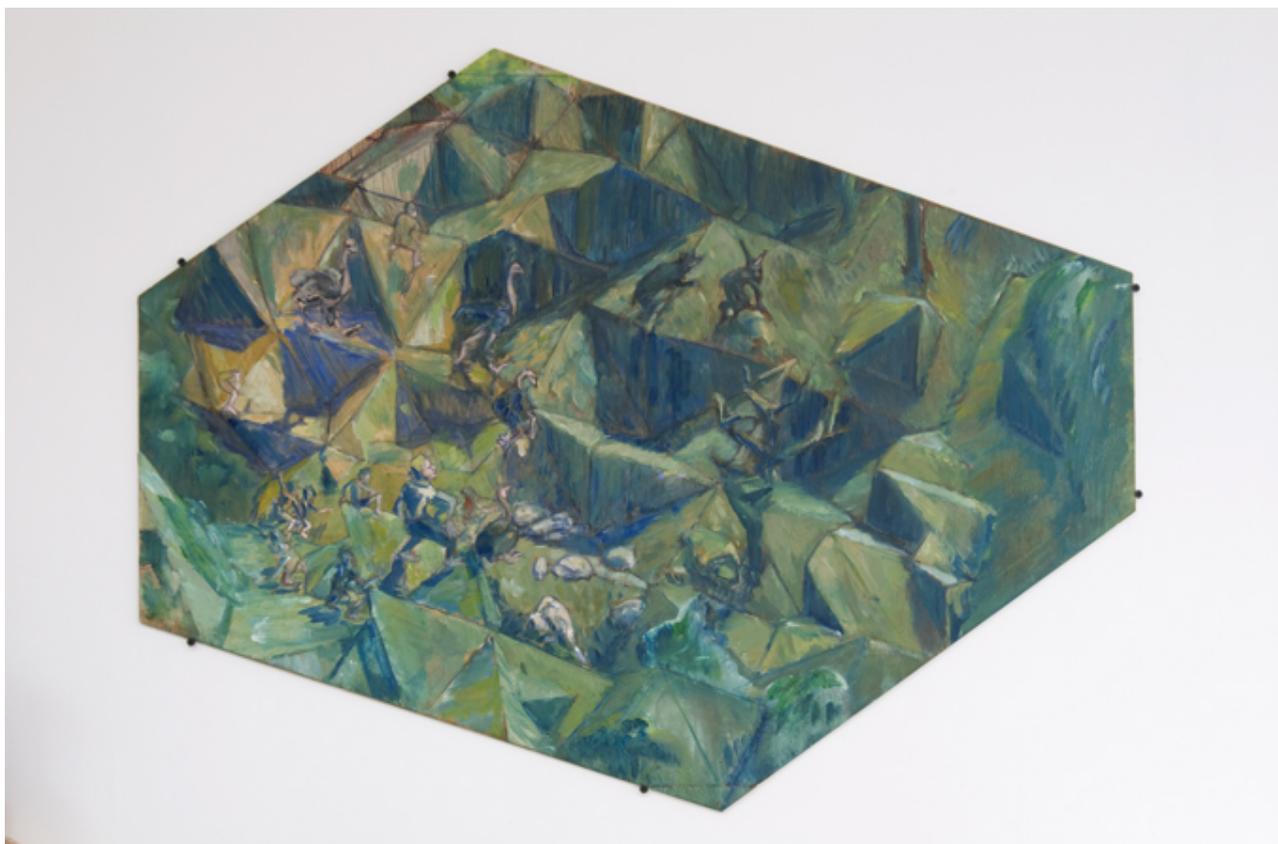


Ernesto Sartori

La Quête, 2009, bois, métal, plastique, peinture glycéro, 144 x 156 x 100 cm, pièce unique



La Rencontre, 2009, peinture glycéro et colorants sur bois, 100 x 65 cm, pièce unique

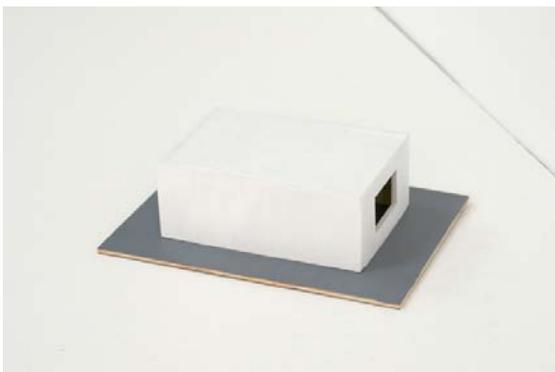


Aurélien Froment

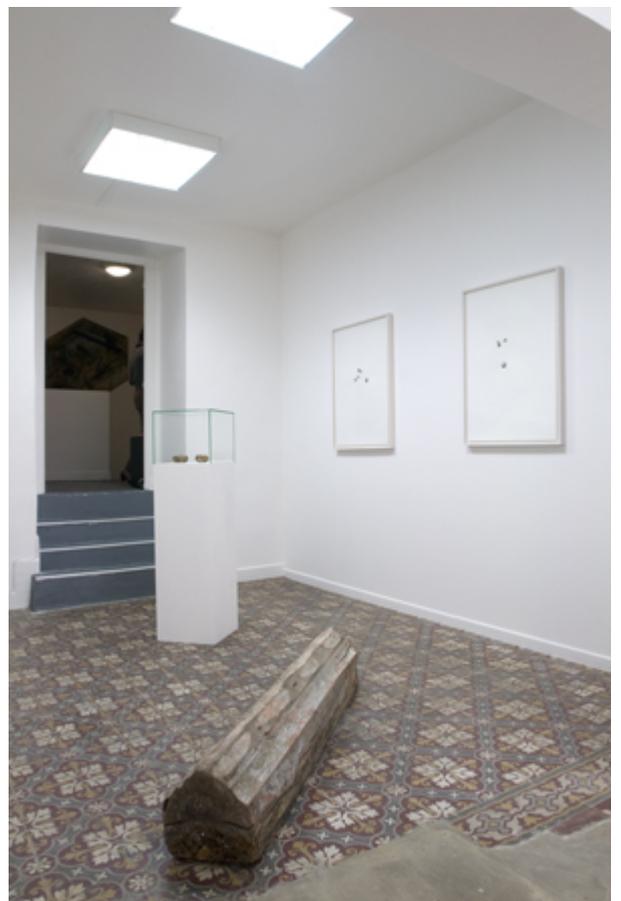
Debuilding (Kodak Color Control Patches), 2009, 18 cubes en bois peint de 2,5 cm de côté, 8 x 15 cm assemblés, pièce unique



Histoire Permanente du Cinéma, 2009, maquette en bois peint (233 dayroom yellow), 15,5 x 10,7 x 4,2 cm, pièce unique dans une série



Salle 2



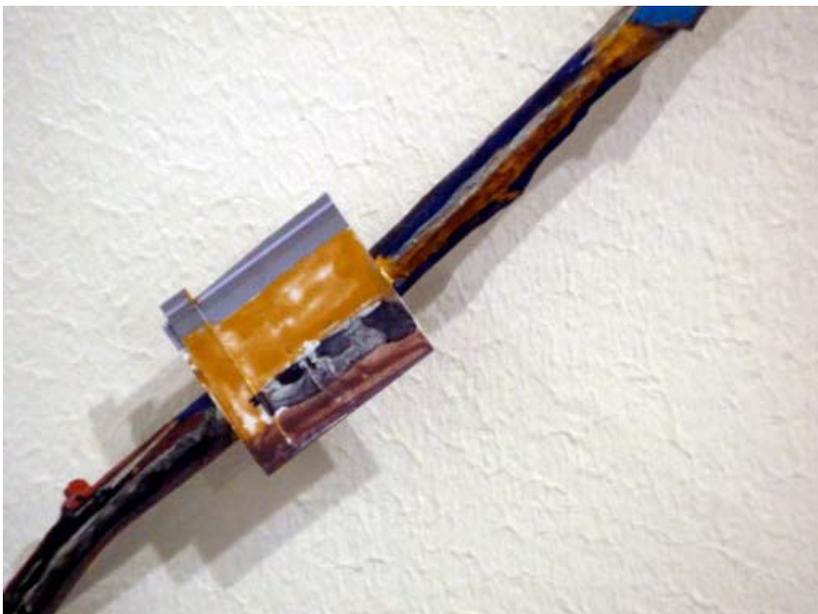
Lucy Skaer

Pith and Kernal, 2007, sept billes de chêne incrustées de nacre, bois trouvé, socle et vitrine : 130 x 35 x 35 cm, bûche : L 140 x l 21 x H 25 cm, pièce unique



Hayley Tompkins

Artificiel VI, 2009, objet récupéré, photographie, gouache, 65 x 10 x 6 cm, pièce unique



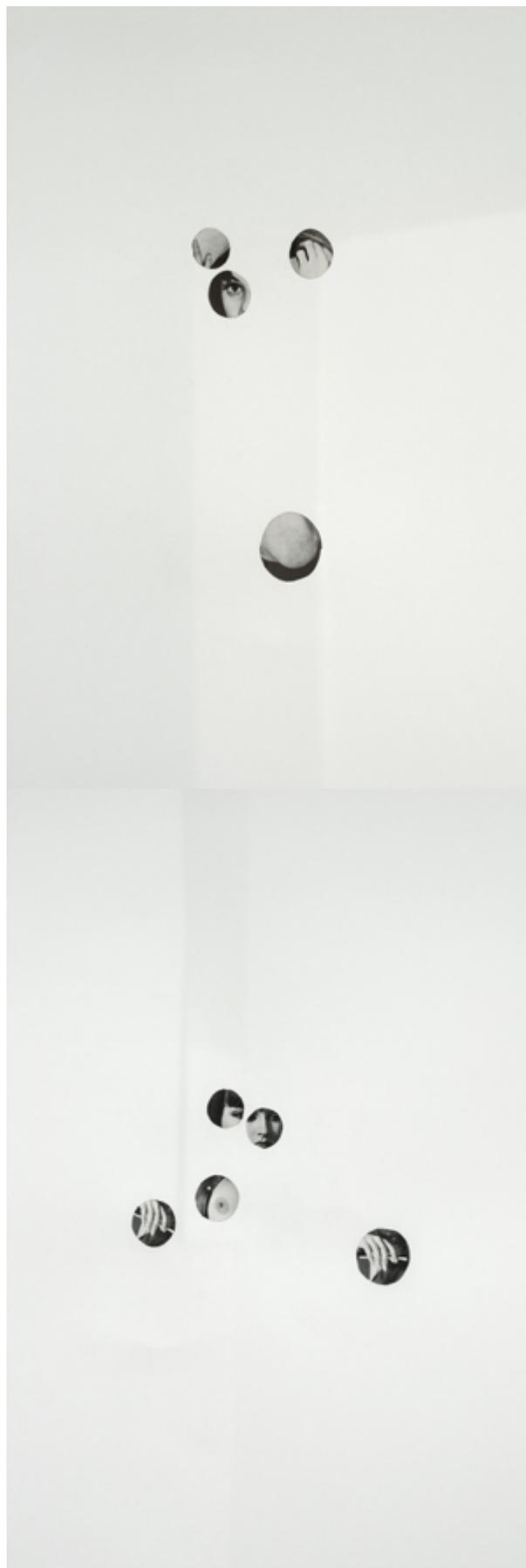
Nina Beier

Picturing Young Man #03, 500 av JC-2009, pierres taillées, étagère : 23 x 41 cm, vitrine: 10 cm de haut, pièce unique



Eli Cortiñas

Random Portrait #3, #6, 2009, collage sur papier, 59,4 x 84,1 cm, pièces uniques



Sous-sol 1

Karla Black

What to Ask of Others, 2009, polyéthylène, poussière de craie, fil, 190 x 280 x 90 cm, pièce unique



Sous-sol 2

Eli Cortiñas

Dial M for Mother, 2009, double vidéo-projection, 16:9, anglais et espagnol avec sous-titres anglais, Dolby Stereo, 11', ed 5 + 2AP, n°4/5



Marcelle Alix**14/11/2009 - 23/01/2010****exposition
d'ouverture****opening exhibition
English below**

Moon Star Love

Nina Beier, Karla Black, Eli Cortiñas
Aurélien Froment, Lydia Gifford
Ernesto Sartori, Lucy Skaer
Hayley Tompkins

Vernissage vendredi 13 novembre 2009
18h - 21h



dessin de/ drawing by: Ernesto Sartori

L'exposition collective que nous proposons essaie de répondre aux questions que nous nous posons en prémisses de l'ouverture de la galerie. Comment définir un projet, un objet en devenir ? Comment accorder deux sensibilités ? Cet entretien est un extrait de nos échanges.

Cécilia Becanovic : En visitant l'exposition de Lucy Skaer à la Kunsthalle de Bâle cette année, nous avons très vite eu envie de montrer son travail à Paris et de lui proposer de faire partie du premier projet de Marcelle Alix. C'est à partir de ce genre d'évidences que les choses ont pris forme.

Isabelle Alfonsi : Quand j'ai rencontré Lucy en 2008, à l'occasion de son exposition commune avec Rosalind Nashashibi au CAC Brétigny, nous avons reparlé de ses « black drawings » que j'avais vus à la Biennale de Venise en 2007 (les motifs qu'elle dessine sont si petits et agglomérés, que de loin, on croirait les dessins complètement noirs). Elle m'a expliqué qu'elle en avait réalisé certains en résidence à New York dans un minuscule atelier (le papier fait souvent plus de 2m50 de haut, elle y a travaillé pendant des semaines). J'ai adoré sa détermination, sa volonté d'indépendance, des qualités que l'on retrouve dans ses œuvres. Une sculptrice au sens presque classique du terme qui fait preuve d'une grande force plastique.

CB : À Bâle, j'ai tout de suite aimé le paysage à la fois énigmatique et silencieux que dessinait l'exposition. Dans l'espace de la galerie, nous verrons comment une poutre de bois avec son passionnant feuilletage, sa forme compacte et régulière, s'oppose à la matière-poussière que manipule Karla Black : celle-ci joue, pour sa part, sur la perpétuelle disponibilité d'un certain type de matière (emprunté à l'univers des cosmétiques) n'ignorant rien de la dimension spatiale et de la dispersion potentielle de matériaux chimiques, poudreux, instables.

IA : Dans ce sens, le travail de Lydia Gifford fait vraiment écho à celui de Karla Black et Lucy Skaer. Une forme de sculpture « Un-monumental », pour reprendre le titre d'une exposition récente, mais qui ne verse pas dans la destruction. Dans un texte qu'elle nous a envoyé avant l'exposition, Lydia avait écrit cette phrase : « I propose air as paper ». En la rencontrant dans son atelier à Londres cet été, j'ai compris que sa sculpture était en réalité une peinture en trois dimensions. C'est comme si le spectateur entrait dans une toile et pouvait observer de plus près les lignes de fuites, les couleurs, les relations entre les différents éléments picturaux. Si les artistes que nous présentons peuvent sembler très différents, je crois qu'ils ont certaines préoccupations en commun qui sont aussi celles de tout un groupe d'artistes et de curateurs de notre génération. Un travail comme celui d'Aurélien ou celui de Lucy me paraissent foncièrement romantiques : cette question du romantisme a été un élément moteur de nos premières conversations. Nous avons à un moment pensé articuler l'exposition autour de cette citation de Schlegel :

Nombre d'œuvres des anciens sont devenues des fragments. Nombre d'œuvres des modernes le sont dès leur naissance.
Friedrich Schlegel, 'Athenaeum Fragments' [fragment 24]

CB : On compte parmi les différentes manières de faire des artistes de l'exposition, des propositions en faveur de sculptures contextuelles, ouvertes à leur environnement. C'est le cas pour Karla Black, Lydia Gifford, Ernesto Sartori et Aurélien Froment. Ernesto Sartori développe un monde voisin du nôtre, un monde artificiel, constitué de plans inclinés et verticaux, et qu'il imagine soumis à de sévères règles géométriques. Dans des constructions qui vont de la maquette aux assemblages de bouts de bois découpés ou juste récupérés, du recyclage d'atelier à l'exposition d'outils de travail, on trouve des figurines d'animaux, des balles de ping-pong, des ballons de baskets, de la corde... Autre changement d'échelle radical de ces paysages cubistes, autre montage, l'artiste construit des sculptures praticables pour qui aime les terrains accidentés. Ce déplacement de l'atelier vers l'exposition, Aurélien Froment y travaille constamment. Il enregistre ses gestes et les chorégraphie, propose de nouvelles lectures des objets qu'il produit. L'œuvre ne se définit plus comme un objet donné, spécifique et immuable, mais comme un principe d'agencement. Pour l'exposition, il choisit de nous mettre en lien direct avec le réel, grâce entre autres à une petite boîte blanche toute simple : une boîte géométrique rudimentaire avec une trouée, par laquelle on peut regarder notre environnement proche, permettant à chacun de réaliser son propre film.

IA : Eli Cortiñas aussi « fait son cinéma », mais d'une façon très différente, puisqu'elle est essentiellement vidéaste, travaillant le montage de séquences d'œuvres existantes comme les films de Cassavetes. Dans Dial M for Mother, projeté dans l'exposition, le rythme du montage extrêmement précis sert parfaitement son propos, finalement assez féministe sans être démonstratif. L'œuvre d'Eli Cortiñas et celle de Nina Beier abordent directement la figure du fragment, une intrusion du réel dans les mondes inventés des sculpteurs que nous avons cités précédemment. Ce que j'apprécie particulièrement dans le travail de Nina, comme dans celui qu'elle poursuit avec Marie Lund, c'est un héritage conceptuel revendiqué et comme teinté de quelque chose d'affectif, de trop humain. Ce conceptualisme romantique continue à me hanter...

CB : À la fois sérielles et uniques, les œuvres de Nina Beier et Hayley Tompkins incarnent quelque chose de troublant, d'absorbant et d'expressif. Attachée au dessin et à la peinture, Hayley Tompkins greffe à une fine branche d'arbre des morceaux de photographies qu'elle badigeonne de gouache, schématisant en quelque sorte une peinture de paysage à partir de sa ligne d'horizon. Nina Beier, quant à elle, lime patiemment de petites pierres qui prendront plus tard la forme d'une oreille ou d'un nez, comme autant de gestes en faveur de statues existantes amputées par endroits.

Isabelle Alfonsi et Cécilia Becanovic, novembre 2009.

Moon Star Love

Nina Beier, Karla Black, Eli Cortiñas
Aurélien Froment, Lydia Gifford
Ernesto Sartori, Lucy Skaer
Hayley Tompkins

Opening Friday, November 13th 2009, 6PM - 9PM

The group show we are putting on attempts to answer various questions we raised prior to opening the gallery. How are projects and objects in the making to be defined? How are two sensibilities to be matched? These exchanges are excerpts from our conversation.

Cécilia Becanovic: When we visited the Lucy Skaer show at the Basel Kunsthalle earlier this year, we instantly wanted to show her work in Paris, and offer her an involvement in Marcelle Alix's first project. Things took shape from that kind of fairly obvious fact.

Isabelle Alfonsi: When I met Lucy in 2008, at her shared exhibition with Rosalind Nashashibi at the Brétigny Contemporary Art Centre, we talked again about her "black drawings", which I'd seen at the 2007 Venice Biennale (the motifs she draws are so small and squeezed together that from a distance you think the drawings are completely black). She explained to me that she'd produced some of them while she was on a residency in New York, in a tiny studio (the paper is often more than 2.5 metres [8 feet] high, and she worked on it for weeks). I really loved her determination and her keen desire to be independent—qualities that you find in her works. She's a sculptress in the almost classic sense of the term, who demonstrates a great plastic strength.

CB: In Basel, I immediately liked the at once enigmatic and silent landscape depicted by the exhibition. In the gallery space, we can see how a wooden beam with its extremely interesting foliation and its compact and regular shape contrasts with the dust-matter that Karla Black handles: this latter plays for her part on the perpetual availability of a certain type of matter (borrowed from the world of cosmetics), thoroughly encompassing the spatial dimension and the potential dispersal of forms of unstable, powdery, chemical matter.

IAS: In this sense, Lydia Gifford's work really does echo that of Karla Black and Lucy Skaer. A sort of "Un-monumental" sculpture, to borrow the title of a recent show, but one that never topples over into destruction. In a text Lydia sent us before the exhibition, she wrote this sentence: "I propose air as paper". As a result of meeting her in her London studio this summer, I realized that her sculpture was in reality a three-dimensional painting. It's as if the viewer were entering into a canvas, and so able to observe at close quarters the vanishing lines, the colours, and the connections between the different pictorial features. The artists we're presenting may seem very different, but I think they share certain concerns in common, concerns which are also those of a whole group of artists and curators of our generation. Works like Aurélien's and Lucy's seem essentially romantic to me: this question of romanticism was one of the main topics of our early conversations. At one particular moment we thought of organizing the show around this Schlegel quotation:

Many works of the ancients are now fragments. Many works of the moderns are fragments from the moment they come into being.
Friedrich Schlegel, 'Athenaeum Fragments' [fragment 24].

CB: The different ways the artists in our exhibition go about things include proposals encouraging contextual sculptures, open to their surroundings. This is the case with Karla Black, Lydia Gifford, Ernesto Sartori, and Aurélien Froment. Ernesto Sartori is developing a world akin to ours, an artificial world, made up of sloping and vertical planes, which he sees subjected to strict geometric rules. In constructions ranging from maquettes to assemblages of scraps of wood cut up or just retrieved—from studio

retrieval to the exhibition of work tools—we find figurines of animals, ping-pong balls, basketball balls, rope... As another radical change of scale in these cubist landscapes, and another montage, the artist constructs practicable sculptures for people who like rough terrain.

Aurélien Froment is constantly at work on this shift from the studio towards the exhibition. In it he records his gestures, and choreographs them, coming up with new readings of the objects he produces. The work can no longer be defined as a given object, specific and unchanging, but rather as a principle of arrangement. For the show, he has chosen to put us in direct contact with reality, thanks, among other things, to a very simple little white box: a rudimentary geometric box with a hole in it through which we can look at our nearby environment, enabling everyone to make their own film.

IA: Eli Cortiñas also “makes her own movies”, but in a very different way, because she’s essentially a video-maker, working at editing existing films, like those of Cassavetes. In *Dial M for Mother*, being screened at the exhibition, the pace of the extremely precise editing fits her ideas perfectly, for in the end of the day she’s quite a feminist, but without being demonstrative about it.

Eli Cortiñas’s work, and that of Nina Beier directly broach the figure of the fragment, an intrusion of reality into the worlds invented by the sculptors we’ve mentioned earlier. What I particularly like about Nina’s work, and the work she’s involved in with Marie Lund, is a claimed conceptual legacy, as if tinged with something affective, and overly human. This romantic conceptualism is still haunting me...

CB: The works of Nina Beier and Hayley Tompkins, which are at once serial and one-off, incarnate something disconcerting, absorbing and expressive. Hayley Tompkins focuses on drawing and painting, grafting onto a slender tree branch bits of photographs which she daubs with gouache, somehow simplifying a landscape painting based on its horizon by rendering it diagrammatic. Nina Beier, for her part, patiently smoothes small stones which later take on the shape of an ear or nose, like so many gestures towards existing statues that have been amputated in places.

Isabelle Alfonsi and Cécilia Becanovic, Nov. 2009.

Marcelle Alix

**4 rue Jouye Rouve
75020 Paris
France**

**tel: +33 6 32 45 80 47
demain@marcellealix.com
www.marcellealix.com**

Ouvert mercredi - samedi, 14h - 19h et sur rendez-vous / Open Wed-Sat, 2-7 pm and by appointment

Pour plus d'informations / For further informations : demain@marcellealix.com